

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

COMEAU, Robert et Robert TREMBLAY, dir., *Stanley Brehaut Ryerson, un intellectuel de combat* (Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1996), 426 p.

par Craig Heron

*Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 4, printemps 1999, p. 566-568.p. 566.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Ce compte rendu est disponible à l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005468ar>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## COMPTE RENDU

COMEAU, Robert et Robert TREMBLAY, dir., *Stanley Brehaut Ryerson, un intellectuel de combat* (Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1996), 426 p.

La superbe photographie qui orne la page couverture de ce livre en préfigure assez bien le contenu. Assis dans un fauteuil de sa vaste bibliothèque, Ryerson tient à la main une revue historique bilingue. Son visage est tourné vers la caméra, comme si le photographe avait interrompu un moment de profonde méditation. Toute sa physionomie respire l'amabilité. Tel est le Ryerson que les directeurs et la plupart des collaborateurs de ce livre ont connu à Montréal durant les trente années qui ont précédé sa mort au printemps de 1998. Le Ryerson érudit capable d'entraîner ses collègues dans des discussions passionnantes sur une infinité de sujets et de les inspirer par ses intuitions et sa confiance. Le Ryerson solitaire qui, après avoir quitté le Parti communiste, trouva une vie nouvelle comme critique social indépendant et professeur d'université. L'intellectuel marxiste à l'œuvre dans la quiétude de son bureau et non plus dans la rue ou dans des meetings politiques. C'est à ce Ryerson qu'ont voulu «rendre hommage» (p. 14) les 14 collaborateurs de ce recueil d'essais.

La photographie ne laisse rien transparaître du radicalisme de sa jeunesse, alors qu'étudiant en littérature il écrivait des pièces, y jouait et participait à des démonstrations à Toronto et à Paris. L'essai d'Andrée Lévesque nous donne un bon aperçu de cette période de formation des années 1930, mais les autres collaborateurs ne s'intéressent guère à son communisme naissant. La photo de couverture, de même, est libre de toute marque extérieure (insigne, écusson ou badge) des démonstrations publiques ou des congrès qui occupèrent sa vie durant ses 34 ans d'appartenance au comité central du parti. L'ouvrage ne propose aucune réflexion systématique sur ce qu'a pu être cette vie de principal théoricien, de commentateur social, de journaliste et d'intellectuel «à tout faire» d'un parti hautement bureaucratique, centralisé et politiquement inspiré depuis des milliers de kilomètres. Ryerson allait demeurer relativement silencieux sur cette période sombre de sa vie, alors qu'on faisait appel à ses remarquables capacités intellectuelles pour expliquer les implacables décisions des dirigeants du parti. Dans une des rares interventions négatives de ce recueil, Bernard Dansereau décrit comment Ryerson a contribué, en 1947, à mettre un frein aux velléités nationalistes de l'aile québécoise, ce qui mena à l'exode de la plupart des membres francophones. Par contraste, l'essai de Stephen Endicott, consacré aux années communistes de Ryerson, s'attache davantage à l'action du parti en général durant la guerre froide, particulièrement quant à ses programmes d'éducation à l'interne, qu'à la place qu'y occupait Ryerson. On ne tente nulle part de se pen-

[1]

cher sur les innombrables articles écrits pour le *Canadian Tribune* durant les années 1940 et 1950, et qui constituèrent sa principale production intellectuelle de 1945 à 1960, ou sur son rôle dans la crise de la «déstalinisation» qui déchira le parti en 1956. Les directeurs de ce recueil ont choisi, semble-t-il, de passer sous silence cette période fort compromettante de son parcours.

Ils s'attachent plutôt aux idées sur l'histoire disséminées dans ses publications et dont une sélection, précédée d'une longue introduction, fut soumise à l'Université Laval qui lui accorda, après examen oral, un doctorat en 1987. Durant plusieurs années, Ryerson fut l'âme de nombreuses publications d'obédience communiste consacrées à la politique et à la culture, depuis *New Frontier* durant les années 1930 et *National Affairs Monthly*, créé en 1944, jusqu'à *Horizon*, revue d'orientation marxiste des années 1960. Après avoir quitté le parti en 1971 et accepté un poste de professeur à l'Université du Québec à Montréal un an plus tard, il collabora régulièrement à divers périodiques de gauche et à des sessions universitaires. Les collaborateurs de ce recueil, cependant, reviennent surtout sur ses cinq principaux ouvrages: *1837, The Birth of Canadian Democracy* (1937), *French Canada: a Study in Canadian Democracy* (1943), *The Open Society: Paradox and Challenge* (1965) et les deux tomes de son histoire du Canada d'avant la Confédération: *The Founding of Canada* (1960) et *Unequal Union* (1968), ce dernier réédité avec modifications sous le titre *Le capitalisme et la Confédération* (1972).

Le Ryerson historien fut un personnage complexe. Exclu du monde de l'enseignement de 1937 à 1972, sa relation à l'histoire se développa toujours à partir de son engagement politique. De l'aveu même des auteurs, il n'avait guère le temps (ou probablement le goût) de se livrer à de minutieuses recherches d'archives. Il se fiait plutôt à sa connaissance approfondie de la théorie marxiste et aux sources secondaires disponibles pour élaborer ses arguments concernant l'évolution politique et économique du Canada. Intellectuel «interdisciplinaire» par tempérament, il fut, écrit Jean-Paul Bernard, «l'homme de culture par opposition au spécialiste» (p. 99). Son rôle d'éducateur au sein du mouvement communiste lui imposait d'écrire à l'intention d'un large public plutôt que pour le petit monde des spécialistes. Il produisit ses deux ouvrages historiques majeurs dans le cadre du plus ambitieux projet culturel du parti communiste, «A People's History of Canada», lancé en 1946. Ses livres et ses articles historiques passaient donc outre aux débats historiographiques pour aborder plutôt des thèmes plus vastes et de résonance contemporaine, tel le sens du mot «démocratie». Accueilli dans le monde universitaire durant les années 1970 et 1980, son approche marxiste à l'histoire canadienne et sa réputation d'analyste pénétrant lui acquirent de nombreux disciples dans la nouvelle génération des historiens de gauche, particulièrement chez les spécialistes de l'histoire ouvrière. Paradoxalement, cependant, il produisit peu de textes historiques au cours de cette dernière étape de sa vie. Robert Tremblay a certes raison de dire que l'importance de son œuvre tient à ce qu'elle constitua «une invitation à élargir nos questionnements et une incitation à retourner aux sources documentaires» (p. 283).

Les auteurs accordent une importance particulière à l'un des thèmes de l'œuvre de Ryerson, les relations entre le Canada français et le Canada anglais. Face au nationalisme conservateur qui animait les francophones des années 1930, il s'efforça de mettre en valeur les éléments progressistes et démocratiques de l'histoire des Canadiens français. Il fut aussi, très tôt, un partisan tenace de la conception d'un Canada formé de «deux nations». Durant les années 1960, il soutenait (notamment dans *Unequal Union*) que la Confédération avait floué les francophones et que les options nationalistes du Québec étaient légitimes. C'était là abandonner sa position des années 1940 au profit d'une thèse que rejetait un Parti communiste fortement fédéraliste. Ryerson estimait alors que la théorie marxiste avait accordé trop peu d'attention au concept de «nation». Dans *Unequal Union*, il soulignait l'importance de l'État et de la politique dans l'évolution historique et la semi-autonomie du développement culturel, lequel ne pouvait être réduit à la lutte des classes. Jean-Marie Fecteau et Robert Tremblay explorent avec une grande finesse les complexités et les limites de cette analyse. Ryerson, on ne s'en étonnera guère, devint un ardent partisan du Parti québécois qu'il voyait comme une vaste coalition «nationale-démocratique».

Les essais qui composent cet ouvrage sont de qualité et d'importance inégales; en outre, des pans entiers de l'œuvre de cet «intellectuel de combat» mériteraient une étude plus approfondie. L'ouvrage ne laisse pas voir la portée et l'étendue de la pensée de Ryerson. Il eût été intéressant d'en apprendre davantage sur l'importance de la science, de la littérature et des arts dans sa formation intellectuelle. Le lecteur eût apprécié, de même, une étude plus complète de ses conceptions concernant le développement du capitalisme et la formation des classes sociales, et de leur utilisation dans d'autres analyses historiques. On aurait dû étayer davantage les références fugaces aux peuples autochtones. Plusieurs collaborateurs se sont limités à résumer les idées de Ryerson en omettant d'en situer le contexte. D'où proviennent, par exemple, ses idées sur les cultures nationales et quelle place occupent-elles dans le cadre plus général des débats politiques et des écoles de pensée? Dans quelle mesure a-t-il développé une pensée originale au sein du mouvement communiste international?

Cela dit, nous devons malgré tout être reconnaissants aux directeurs de ce recueil d'avoir considéré Ryerson comme un intellectuel canadien digne d'un tel hommage. Nous devons en même temps attendre la publication de nouvelles études sur son apport à la vie politique et intellectuelle du Canada.

*Département d'histoire*  
*Université York*

CRAIG HERON

*Traduction* : Pierre R. Desrosiers